

Année Scolaire

22 septembre

Demain je donne mon premier cours. Je n'ai jamais autant eu le trac de ma vie. Ça fait rire Didier, j'aimerais bien l'y voir. Je ne serai guère plus âgée que mes élèves, j'espère simplement en savoir un peu plus qu'eux, avoir quelque chose à leur apprendre. Je vais essayer de lire un peu pour penser à autre chose, et puis dormir.

23 septembre

Ce matin je me suis réveillée à quatre heures, et impossible de me rendormir. Je n'étais pas très fraîche en arrivant, et toujours morte de trac. Mais au bout de cinq minutes, j'étais lancée. Ils ont eu l'air d'être intéressés, ils ont même posé des questions, et il y en a deux ou trois qui sont restés un peu après le cours.

Je suis un peu déçue. J'espérais que Didier ferait un geste, ouvrirait une bouteille de champagne, quelque chose pour célébrer, mais non. Et il se demandait pourquoi je faisais la tête. Il disait que je devrais être contente, que mon cours s'était bien passé. Justement.

Demain pas de cours, mais maintenant je suis impatiente en attendant le prochain.

24 septembre

Passé la journée à relire des passages entiers de *Belle du Seigneur*. J'aime tant le passage où Ariane marche dans sa nouvelle robe et se sent si belle ! J'aimerais avoir sa confiance en elle-même dans ce moment-là. Certaines de mes élèves ont cette beauté sûre d'elle. Je crois que je les envie un peu. Bien sûr on me l'a déjà dit, "tu es belle". Mais ma démarche le dit-elle ? Mon regard le dit-il ? Suis-je belle ? Il est tard, déjà 11 heures. Il faut dormir.

25 septembre

Deuxième cours: ça c'est très bien passé. Il y a déjà un petit groupe d'élèves plus intéressés que les autres. Notamment Elisabeth. Il y a aussi Laurent et François. Pour ce dernier... je ne sais pas, mais j'ai l'impression que l'intérêt qu'il

porte à mon cours n'est dû qu'à celui qu'il porte à Elisabeth. Je peux me tromper, mais il suffit de voir les regards qu'il lui lance en cours.

27 septembre

La semaine est déjà finie, je ne l'ai pas vue passer. Le cours est en train de prendre un bon rythme, les meilleurs élèves entraînent dans leur élan ceux qui traînent un peu des pieds. Mon peloton de tête est extraordinaire. Maintenant je me souviens de leurs noms de famille: Elisabeth Renoir, Laurent Rochelle et François Messine. Ma petite théorie se confirme. Je suis prête à parier que François est amoureux d'Elisabeth. Mais elle n'a pas l'air de lui rendre ses regards langoureux. Elle semble complètement captivée par le cours, tout comme Laurent.

18 novembre

Presque deux mois sans rien écrire ! J'ai été complètement absorbée par le cours. Ces élèves sont extraordinaires. Même ceux qui n'y croyaient pas trop en début d'année s'y sont mis, avec de bons résultats. J'ai l'impression... de planer, ou d'être entraînée par un torrent merveilleux. Didier dit que je prends mon métier trop à cœur, que j'y consacre tout mon temps, que j'y investis toutes mes forces. Il n'a pas l'air de comprendre à quel point c'est important pour moi. Il est pourtant si gentil. Pour mon anniversaire il m'a offert ce collier dont j'avais tellement envie, il a fait une petite folie. Il me l'a offert au restaurant, les gens nous regardaient. Didier me dévorait des yeux, il me disait que j'étais belle dans cette robe. Avec le champagne nous étions un peu pompettes, en rentrant nous avons fait l'amour dans le salon, sans même prendre le temps de nous déshabiller complètement. J'ai adoré cette soirée.

19 novembre

Si je m'attendais à ça... J'ai reçu cette lettre, anonyme ou presque, signée "L." Très touchante, très délicate. C'est la première fois que je reçois une véritable lettre d'amour. Même Didier ne m'a jamais écrit de lettre comme ça. Je ne lui en ai pas parlé, d'ailleurs. Je ne suis pas sûre qu'il comprendrait. Certains passages sont pleins d'élan, très spontanés; d'autres très travaillés au contraire... l'ensemble est très beau, très troublant. J'aime particulièrement cette phrase: *"Sarah, je peux répéter votre prénom pendant des heures, pour le simple plaisir de le sentir se frayer un chemin entre ma langue et mon palais, quitter mes lèvres dans un souffle."* De la lire, je me suis mise... à saliver, oui, c'est le mot, à imaginer un baiser à pleine bouche avec cet inconnu dont j'ignore le nom, imaginer nos langues se frottant, nos dents se heurtant délicatement. "L."... de

qui peut-il s'agir? La lettre donne peu de détails. Il dit simplement qu'il me voit plusieurs fois par semaine. Peut-être un autre prof, ou un élève. Dans ma classe, il peut s'agir de Laurent Rochelle, Léonard Piron, ou de Marc Lambrecht, s'il a utilisé l'initiale de son nom de famille. Pour les profs... je ne sais pas, il faudra que je consulte la liste. Je les connais assez peu, de toutes façons.

20 novembre

La liste des profs n'a rien donné. Seul nom commençant par "L": Le Bihan, et je ne le vois vraiment pas écrire ce genre de lettre! Restent donc les élèves. J'ai essayé de croiser le regard de tous les garçons, mais je n'y ai rien lu. Celui qui m'a envoyé cette lettre cache bien son jeu. Un qui serait bien incapable de dissimuler, c'est François. Il est évident qu'il se meurt d'amour pour Elisabeth, qui lui accorde à peine un regard ou un sourire. Elle semble complètement absorbée par son intérêt pour le cours. Je lui ai parlé de ma bibliothèque, elle veut venir la voir. Il faudra que j'organise quelque chose avec quelques élèves.

23 novembre

Cette fois c'est un bijou. Une bague. J'aime assez le genre, plutôt moderne. Une lettre l'accompagnait, du mystérieux "L." La lettre explique que je n'ai qu'à porter le bijou en classe (c'était donc bien ça) si je veux connaître son identité. Et voilà que je réalise que je ne tiens pas à savoir, en tous cas pas tout de suite. Faire durer un peu le mystère. De toutes façons je réalise (même si une quelconque relation était possible, ce qui n'est pas le cas) qu'aucun des garçons de ce groupe d'élèves ne *m'inspire*. De ce groupe ou d'un autre, d'ailleurs. Il y a encore à cet âge chez les garçons un reste d'enfance mal dégrossie, il leur manque cette maturité que les filles ont déjà depuis longtemps. Bien sûr, on voit parfois l'éphèbe occasionnel, le pâtre grec égaré au milieu des lycéens... mais ça reste un profil pur agréable à contempler. Pas une aventure possible.

Je me relis, et je me dis: c'est ça, ma fille, essaie de te convaincre.

J'ai été obligé de parler de cette histoire à Didier, il était là quand j'ai reçu le paquet. Toute cette histoire l'amuse, il appelle ça "une amourette d'adolescent". Aurait-il oublié les proportions que peuvent prendre les sentiments à cet âge-là ?

30 novembre

Rien de nouveau. Cette semaine j'ai surpris une scène qui m'a profondément émue. François voulait appeler Elisabeth "Lisa", et elle le lui a interdit, en expliquant que ce diminutif était réservé aux intimes, ce qu'il n'était certainement pas selon elle. J'ai cru que François allait pleurer, ses yeux

brillaient, sa mâchoire tremblait. Quant à Elisabeth, elle semblait furieuse après lui.

C'est curieux, cet attachement aux symboles. Ça m'a rappelé ce garçon dont j'étais follement amoureuse il y a quelques années, et qui m'avait fait une scène parce que je l'avais aidé devant des amis à rapporter de la vaisselle sale dans la kitchenette de son studio. Selon lui, ça établissait une connivence entre nous, une complicité dont il ne voulait pas. Pascal et sa vaisselle, Elisabeth et son diminutif...

8 décembre

Par où commencer ? Elisabeth, Laurent et François sont venus voir ma bibliothèque cet après-midi. Didier est en voyage, il ne rentre que mercredi. Il pleuvait. Il a plu toute la journée. Je leur ai montré mes livres favoris, ils m'en ont emprunté quelques uns. Je leur ai offert le thé, des petits gâteaux. Nous avons discuté, assis sur le tapis. Après deux ou trois heures, les garçons sont partis. Elisabeth a voulu rester, elle souhaitait me parler. J'ai pensé que c'était cette histoire avec François. Mais non. Elle tournait autour du pot, puis elle a fini par me demander si je voulais bien lui donner des cours particuliers. Pour quoi faire, je lui ai dit, tu es la meilleure du groupe. Justement, le sujet la passionne, elle veut approfondir ses connaissances, aller au delà du programme de cette année. Nous étions près de la cheminée, elle a vu le bijou posé, cette bague envoyée par "L." Elle m'a demandé pourquoi je ne la mettais jamais en classe. "C'est une longue histoire." lui ai-je répondu. Elle a voulu que je lui raconte, et il y avait une telle intensité dans son regard que je lui ai tout raconté.

Elle a hoché la tête plusieurs fois, et m'a demandé si je la trouvais jolie, cette bague. Je lui ai dit que oui, qu'elle me plaisait beaucoup. "Alors pourquoi ne pas la mettre ?" Je lui ai expliqué: je n'étais pas sûre de vouloir connaître l'identité de celui qui me l'avait envoyée. Elle a eu ce sourire lumineux, puis elle a ajouté: "Qu'est-ce que vous avez à perdre ? Soit cette personne ne vous plaît pas, auquel cas vous n'avez pas de regrets, soit elle vous plaît, auquel cas vous avez tout à gagner !" Je lui ai répondu qu'à faire durer le mystère je sauvegardais la part du rêve, et je lui ai rappelé que j'étais mariée. Elle a planté son regard dans le mien, et m'a demandé de but en blanc: "Et avec votre mari, ça se passe comment ?" Je lui ai dit que ça se passait très bien -ce qui est vrai- et que de toutes façons ça ne la regardait pas. Ce à quoi elle a rétorqué: "C'est bien une réponse d'adulte ! Bien sûr que ça me regarde si vous êtes heureuse !" J'ai insisté, soutenu que j'étais heureuse. J'ai ajouté que je n'étais pas tellement plus vieille qu'elle, qu'elle-même était déjà une adulte. Elle a haussé les épaules, pris la bague sur la cheminée, l'a soupesée, d'un air pensif.

Puis elle m'a pris la main, et passé la bague à mon annulaire. J'ai ouvert la bouche, dit "Elisabeth..." Elle a répondu dans un souffle "*Lisa. Appelez-moi Lisd*". Elle avait toujours ma main dans la sienne; elle l'a portée à ses lèvres. Et ses lèvres sont remontées le long de mon bras, jusqu'à mon épaule, jusqu'à mon cou. Je l'ai repoussée, je me disais: "Je ne peux pas! C'est une *femme*!". Elle s'est écartée, elle me regardait. Nous sommes restées face à face, comme deux animaux qui s'observent, mais sans agressivité. C'était plutôt de la curiosité mutuelle. Elle a un peu incliné la tête sur le côté, elle devait réfléchir à ce qu'elle allait faire ensuite. Laisser tomber, ou revenir à la charge? Je l'ai trouvée tellement touchante à cet instant. Elle ne disait rien, mais ses yeux disaient tout. Ils me disaient à quel point il serait terrible que je la repousse.

Et j'ai réalisé que je ne voulais pas qu'elle s'arrête, je voulais qu'elle continue, encore sentir la douceur de la caresse de sa bouche sur ma peau. Dans un geste machinal, un peu idiot, je lui ai tendu ma joue. Sans doute ce contact me semblait-il plus neutre, plus passe-partout, plus "socialement acceptable". Elle s'est approchée de nouveau. Elle hésitait, immobile, les lèvres près de ma joue. Elle percevait ma propre hésitation. Je sentais son souffle tiède dans mon oreille. J'ai tourné la tête de son côté, plaqué ma main sur sa nuque, et je l'ai embrassée à pleine bouche, retrouvant ce baiser passionné dont j'avais rêvé en lisant sa première lettre, rêvé en imaginant je ne sais quel visage d'homme abstrait et sans conséquences, sans me douter alors que ce baiser, non seulement je ne le recevrais pas d'un homme, mais que c'est moi qui le donnerais à une femme.

Combien de minutes sommes nous restées là, à boire nos salives, à mêler nos langues, à sucer mutuellement nos lèvres? La nuit tombait; on n'entendait que le bruit de la pluie sur les vitres, et quelques voitures dans la rue. Je crois que la pénombre m'a aidée. Je lui ai dit: "Il faut partir maintenant." Elle m'a demandé si elle pourrait revenir. J'ai répondu que je ne savais pas. Et j'ai ajouté que je mettrais la bague en classe si je voulais qu'elle revienne. Tant pis pour la part du rêve.

9 décembre

Evidemment, j'ai remis la bague. Je dis "évidemment", mais rien n'était moins sûr hier soir. J'ai commencé par culpabiliser comme une folle, à me trouver plein de bonnes raisons d'en rester là: je suis mariée, c'est une femme, c'est mon élève. Et plus j'y pensais, plus je me disais: "Et alors?"

J'ai entrouvert une porte qui donne sur un royaume merveilleux, je le sens. Je veux savoir, explorer, ressentir. À part quelques jeux érotiques quand j'étais

ado, je n'ai jamais "connu" d'autre homme que mon mari, et encore moins de femme. Pourtant, j'ai toujours dû avoir cette curiosité en moi: qu'est-ce qui se passerait si... Là, j'ai l'impression de pouvoir explorer un continent merveilleux et sans danger. Tiens, j'écris "sans danger"... il y a peut-être un fond de lâcheté en moi. Je veux bien "avoir une aventure" (quelle vilaine formule), mais pas avec un autre homme. Déjà 6 heures, elle ne va pas tarder. Quelle connerie, mes règles ont choisi d'arriver aujourd'hui. On sonne, j'arrive !

(un peu -je veux dire beaucoup- plus tard)

Bonheur, félicité. J'ai retrouvé tes lèvres si douces. Dans l'entrée, sans prendre le temps d'enlever ton manteau, tu m'as embrassée pendant de longues minutes. Tu poussais de petits gémissements d'animal, presque douloureux, comme si tu buvais enfin après une longue soif. J'en pleure presque à écrire ça, tellement c'était bon, tellement c'était doux. Je te serrais si fort, je sentais tes seins contre les miens, alors j'ai ouvert ton manteau, ta veste, ta chemise, dégrafé ton soutien-gorge, embrassé tes seins. Quel miracle de pouvoir donner enfin cette caresse au lieu de la recevoir, sentir ton mamelon durcir entre mes lèvres, entendre ta voix vibrer dans ta gorge, poser l'oreille contre ta poitrine, écouter battre ton cœur. Je t'ai déshabillée à la hâte, tes vêtements faisaient un tas dans l'entrée, je t'ai prise par la main et emmenée jusqu'à la chambre, jusqu'au lit.

J'ai besoin d'écrire tout ça, de noter chaque détail. Ecrire, pour ne jamais oublier, car je sais bien, c'est terrible, que cette histoire aura une fin. Et je veux la revivre, dans 20 ans, dans 40 ans, quand mes cheveux seront gris et ma peau sèche et ridée.

J'avais faim et soif de toi. Délicate attention, tu avais parfumé ta toison, tu savais que j'y enfouirais le nez, n'est-ce pas ? J'ai parcouru ton corps avec mes doigts, avec mes lèvres, je te sentais frémir sous mes caresses. Je ne me lassais pas de parcourir tes bras, tes jambes, ton dos du bout des doigts, de caresser ton ventre du dos de ma main, d'y poser la joue. Quand j'ai écarté doucement tes cuisses, j'ai vu les lèvres de ton sexe, humides de désir. J'ai glissé ma langue entre tes lèvres, j'ai lapé avec avidité le miel de ton sexe. Ton corps s'est arqué, j'ai léché, sucé ton clitoris, miracle encore une fois de pouvoir prodiguer cette caresse ultime et merveilleuse, de jouer de ton corps comme d'un instrument de musique inouï, d'en tirer des râles et des cris avec mes doigts, avec mes lèvres et ma langue. Et ce fou rire incongru qui m'a prise, quand j'ai songé que clitoris rimait avec réglisse, alors que j'étais précisément en train de me délecter de ce bonbon sublime entre tes cuisses. Tu as ri de bon cœur quand je t'ai expliqué la cause de ma gaîté soudaine.

Une fois tes esprits retrouvés, tu as commencé à me déshabiller. Je ne t'ai pas laissée enlever ma culotte, au début tu ne comprenais pas, tu croyais que je ne voulais pas. Je t'ai dit que ça n'était pas possible pour le moment, mais que dans quelques jours, pas de problème... Alors tu as compris, tu as souris, et tu as pris mes seins dans ta bouche l'un après l'autre, je me suis abandonnée à tes caresses, et Dieu que c'était bon.

A présent tu es repartie, et j'écris tout ceci. Ma plume court sur le papier, et des fois je n'y vois plus, la page m'éblouit, c'est ton visage, ton sourire lumineux, tes yeux noirs, tes longs cheveux sombres aux reflets d'acajou que je revois, l'arc gracieux de tes bras quand tu refais ta queue de cheval. Je crois que je t'aime, Lisa. N'est-ce pas trop rapide ? Ne serais-je pas en train de confondre l'éblouissement de mes sens et l'émerveillement de nos sentiments ?

18 décembre

Je voulais décrire chacune de nos rencontres et je n'en ai eu ni le temps ni la force. Car comment décrire le bonheur absolu ? Personne ne se doute de rien. Ni Didier, ni François. Ils ne comprendraient sans doute pas. Et qu'importe.

L'autre jour je t'ai appelée "Lisa" devant François, et je crois avoir lu de la haine dans ses yeux, à cause de ce prénom que tu lui interdis.

Je tourne en rond quand tu n'es pas là. Si je prends un livre, je m'aperçois après dix lignes que j'ai lu les mots sans les comprendre, que je n'ai pas cessé de penser à toi une seule seconde. Même là je ne sais plus quoi écrire. Ah si: je n'ai pas raconté cette fois, au cinéma. C'était fou de faire ce que tu as fait. Heureusement nous étions au dernier rang, et la salle était presque vide. Tu t'es penchée vers moi pour me demander si mes règles étaient terminées. J'ai hoché la tête, et rien qu'à entendre ta question j'ai senti le feu s'allumer dans mon ventre. J'ai senti ta main passer sous ma jupe, caresser mon sexe à travers le tissu de la culotte. Je me suis mordu les lèvres. J'en avais envie, là, tout de suite ! Tu as dû le deviner, parce que tu t'es agenouillée devant moi, tu m'as retiré ma culotte, tu as glissé la tête sous ma jupe, et j'ai cru que j'allais hurler tellement c'était bon, ta bouche sur mon sexe, et ce mélange de panique à l'idée qu'on pouvait nous surprendre.

Après, tu m'as embrassée. Tu as eu un sourire coquin, et tu as empoché ma culotte. Je t'ai suppliée de me la rendre, mais tu as refusé, et j'ai dû rentrer nue sous ma jupe, jusqu'à mon appartement. En refermant la porte derrière moi j'ai réalisé à quel point j'avais aimé ce mélange de peur et d'excitation. Comment fais-tu pour le savoir ?

24 décembre

Ce soir c'était Noël, je devrais être heureuse, et je réalise le malheur des amours clandestines. Impossible de partager ces moments de fête avec toi. Bien sûr ma famille, et celle de Didier, sont adorables. J'ai été couverte de cadeaux, tout le monde m'a trouvée resplendissante, je ne sais plus combien de fois on m'a dit que j'étais belle, très belle, si belle (je trouve qu'on me le dit plus souvent depuis... depuis toi ?), que Didier et moi formons un très beau couple. Et c'est vrai, je suis heureuse avec lui, peut-être plus encore depuis que tu es entrée dans ma vie, et c'est ça qui manque: je voudrais que tu sois là, avec moi, avec nous. A quoi penses-tu en ce moment précis ? Penses-tu à moi ? Dors-tu déjà ?

Didier m'appelle. Tu ne viens pas dormir, me demande t-il, qu'est-ce que tu fais?

29 décembre

Didier n'a pas pu prendre de vacances entre Noël et le Jour de l'An cette année, et nous profitons des vacances scolaires pour nous voir. Paris est à nous, nous achetons des *gyros* à la devanture des restaurants grecs du quartier latin, nous faisons des orgies de cinéma, nous dévalisons les bouquinistes. Avec le froid nous sommes emmitouflées jusqu'aux joues, et j'aime à songer à la douce chaleur de ta peau sous les multiples épaisseurs de vêtements. Parfois je prends des risques, je t'embrasse en pleine rue. Ce ne sont pas les inconnus qui m'inquiètent, à Paris les gens sont tolérants. Mais si quelqu'un que je connais nous voyait ?

2 janvier

Pardon mon Amour, c'était une mauvaise idée de t'inviter à ce réveillon. J'étais si contente que tu sois là, mais tu t'es ennuyée au milieu de tous ces gens, et je ne pouvais pas te serrer dans mes bras, ma toute douce. J'espère que mon trouble ne s'est pas vu quand j'ai ouvert ton cadeau. Tu savais que j'adore Rodin, et tu m'as offert ce livre rempli de ses dessins érotiques. Ils sont superbes. Ils avaient fait scandale à son époque, surtout ses "couples saphiques"... De nos jours, que dirait-on ? Comme beaucoup d'hommes il était fasciné par les couples de femmes, et par les femmes en général. Comme il les sculptait, comme il les dessinait bien ! Comme il les aimait, à sa façon.

J'aimerais tant savoir peindre ou dessiner, et te dessiner, posant nue pour moi, rien que pour moi. Je pourrais te photographier, mais je serais morte de peur en allant chercher les photos chez le photographe, avec sa manie de les sortir de leur pochette et de les étaler sur le comptoir, pour que je vérifie si ce sont bien les miennes. A moins que je ne fasse du noir et blanc, et que je ressorte mon

agrandisseur de son carton. Faire les tirages moi-même. Oui, je crois que je vais essayer ça. Demain j'irai racheter des produits et du papier.

4 janvier

Ta voix. Ai-je parlé de ta voix ? De ce violoncelle qui vibre dans ta gorge quand tu es grave, de ce violon qui brille quand tu es gaie ?

5 janvier

L'avantage du noir et blanc, c'est qu'on n'a pas à se préoccuper de la température de couleur. J'ai réussi à composer de beaux éclairages, et pris des dizaines de photos. J'aime le moment où comme par magie ton image apparaît progressivement dans la cuve de révélateur. Fragments de toi, gros plans (j'ai fait beaucoup de gros plans). Ton visage, ton sourire, ton oreille, tes yeux, ta main, ton pied, ton dos, ton sexe même. Et puis ces poses que ni Rodin ni Camille Claudel n'auraient reniées. Je suis particulièrement fière de ma *Danaïde*. Avec l'éclairage, on dirait du marbre. Mon *Iris Messagère des Dieux* est moins réussie. Il y a des tirages papier en train de sécher un peu partout dans l'appartement; il faut que je planque tout avant le retour de Didier.

6 janvier

Les cours ont repris. François m'inquiète. Il me regarde d'un drôle d'air. Et s'il savait quelque chose ? Le téléphone sonne, est-ce toi mon Amour ?

Quelle horreur. C'était bien toi, mais quelle nouvelle ! Quelqu'un a fouillé dans ton sac, et on t'a volé une de mes lettres. Pas de panique. Si on cherche à me faire chanter, je dirai tout à Didier. De ton côté, tu m'as dit que ça t'était égal. Lisa, toujours aussi entière. Pourquoi t'écrire, aussi, alors que je te vois tous les jours ? Les mots ont du mal à sortir quand je dois les parler; écrire m'est plus facile, alors que tu me dis toujours ce que tu penses au moment où tu le penses.

8 janvier

Je m'attends chaque soir à voir Didier rentrer en brandissant ma lettre, mais il ne se passe rien. Est-ce mon imagination, ou bien est-il réellement plus sombre et renfermé ces jours-ci ? Je sais qu'il a des soucis au bureau, et j'en suis désolée pour lui. En plus ce week-end je le laisse tout seul; je vais avec toi à ce congrès à Lille. J'ai réservé une chambre dans un hôtel à l'écart de la ville... Deux jours et deux nuits avec toi, rien qu'avec toi, ma colombe.

10 janvier

J'ai tant aimé ce trajet en voiture, l'horizon enflammé de soleil à notre gauche, le Requiem de Mozart qui emplissait l'habitable, ta tête sur mon épaule, ta main sur ma cuisse.

En arrivant à l'hôtel nous avons pris une douche, et je t'ai essuyée longuement, doucement. J'ai séché et brossé tes longs cheveux, et je t'ai fait deux nattes de petite fille, comme cette actrice dans *l'Amant*. Et nous avons fait l'amour comme seules les femmes savent le faire, un amour de langues et de doigts, un amour de souffle chaud sur la peau humide, un amour de lait et de miel, un amour au goût de sel.

Puis tu t'es endormie, mon Amour, nue sur notre lit, et je contemplais tes seins qui montaient et descendaient au rythme de ta respiration paisible. Je contemplais ton ventre, tes jambes, tes bras. Je contemplais tes pieds. J'aime tes pieds de statue grecque. Je contemplais tes paupières, tes cils, la sérénité de ton sourire, la tranquille assurance de celle qui sait jusque dans son sommeil qu'elle est belle et qu'on se retourne sur son passage, laissant derrière elle une traînée de silence ébloui. A regarder les hommes, j'en avais oublié que les femmes sont si belles. Mon regard sur elles a changé depuis toi. Avant toi, je voyais dans chaque femme une rivale potentielle, ou l'ombre d'un danger pour mon couple, surtout quand le regard de Didier s'attardait sur une poitrine ou une paire de jambes. Depuis toi, mon propre regard est plein d'appréciation, d'une certaine gourmandise même.

A présent tu as ouvert les yeux, tu te lèves, et tu viens lire par dessus mon épaule ce que je suis en train d'écrire. Alors, puisque tu me lis, sache le, Mon Amour: JE T'AIME JE T'AIME JE T'AIME JE T'

Evidemment, tu m'as arrachée à ma page d'écriture, et à présent mon sexe est presque douloureux d'avoir été tant aimé par ta bouche. Nous allons descendre dîner, et j'écris ceci pendant que tu te prépares.

Nous étions belles, ce soir. Au restaurant, tous les hommes nous regardaient, et nous riions aux éclats, un peu pompettes à cause du vin. Nous avons pouffé en regardant les moules, et j'ai même réussi à te faire rougir au dessert, quand nous avons mangé des mangues. Je t'ai dit de fermer les yeux, de passer la

langue dans la chair du fruit, je t'ai demandé si ça ne te rappelait rien... Si tu avais vu ta tête ! Ce que j'ai pu rire !

11 janvier

Qu'est-ce que c'était que ce coup de téléphone ? Pourquoi aujourd'hui ? Et pourquoi attendre que je sois partie ? Didier m'appelle pour me dire qu'il m'a trouvée changée ces derniers temps, qu'il se demande si je n'ai pas quelqu'un d'autre dans ma vie... Je dis non, qu'il se fait des idées. Il dit tu es sûre, moi je crois que tu mens. Je dis je te jure, alors il dit bon, je te crois, et il raccroche.

J'ai menti. Je lui ai menti. C'est la première fois que je lui mens. Pas par duplicité. Je l'aime tant. Sujet de dissertation, façon bac philo: "La vérité est-elle toujours bonne à dire ?" J'aurais juré que oui, cent fois oui. Jusqu'à Lisa. La vérité, toute la vérité, rien que la vérité. Madame Bernier, avez-vous menti à votre mari ? Oui. Plus fort, Madame Bernier, je ne vous entends pas. OUI. Pourquoi, Madame Bernier ? Parce que je l'aime. Je ne comprends pas, Madame Bernier; si vous l'aimez, pourquoi lui mentir ? Pour ne pas le faire souffrir. Et quand il saura, Madame Bernier, parce qu'il saura, d'une manière ou d'une autre, il saura un jour, ne croyez-vous pas qu'il souffrira encore plus ? Je ne sais pas, peut-être. Sûrement, Madame Bernier, sûrement. Réfléchissez-y.

12 janvier

Cette fois c'est moi qui l'ai appelé. Didier j'ai quelque chose à te dire. Il a tout de suite compris: alors tu as quelqu'un n'est-ce pas ? J'ai pleuré. Je m'étais juré que non, mais j'ai pleuré. Alors il me parle de cette lettre dont il a reçu une photocopie il y a quelques jours, et lui aussi se met à pleurer. Je lui dis pourquoi tu ne m'en as pas parlé tout de suite, il me répond parce que je voulais que ça soit toi qui me le dise. Je lui dis salaud pour qui tu te prends, si tu m'aimais tu m'aurais fait une scène tout de suite, il dit non, je t'aime encore plus que ça, je ne voulais pas te forcer la main, je voulais te laisser choisir le moment pour en parler. Silence. Puis il me demande: je le connais ? Nous y voilà.

Je lui dis: ce n'est pas ce que tu crois. Il répond comment ça, tu me trompes, oui ou non ? Alors je lui explique, ce n'est pas un homme, c'est une femme. Et voilà qu'il se met à rire. Il me dit qu'à lire la lettre on ne savait pas si elle était adressée à un homme ou une femme. Comme ta première lettre, Lisa, on ne pouvait pas dire qu'elle venait d'une femme. C'était voulu, non ? Dans mon cas c'était fortuit. Mais pourquoi ce rire ? Comme j'ai détesté ce rire ! Ce rire qui te réduisait à néant, ce rire qui niait la réalité de notre amour.

Quand tu t'es approchée de moi, je t'ai crié va-t'en, laisse moi seule. Tu ne comprenais pas, mon pauvre amour, tu ne savais pas. Un peu plus tard c'est moi qui suis allée te voir. Quand j'ai vu tes yeux rouges de larmes, j'en ai léché le goût salé sur tes joues. Me pardonneras-tu ?

13 janvier

Je sais pourquoi je n'ai rien dit à Didier, au début. Je pensais que ce n'était qu'une parenthèse, vite refermée, vite oubliée. Une petite curiosité vite assouvie, sans conséquence. Une petite folie qui ne laisserait pas de trace, et à laquelle je penserais plus tard avec amusement, peut-être à la rigueur avec une certaine nostalgie. Mais non, Lisa. Tu n'es pas une parenthèse que l'on referme ou une page que l'on tourne. Ma tendresse légère a pris le poids d'un amour.

15 janvier

Aujourd'hui nous sommes allées ensemble t'acheter de la lingerie, et pendant que j'attendais que tu m'appelles, près des cabines d'essayage, il y avait cette petite fille, cinq ou six ans au plus, qui s'admirait dans la glace, faisant tourner sa robe, se faisant des sourires, déjà tellement femme et sûre de sa beauté. Je suis sûre que tu lui ressemblait, étant petite. Riant aux éclats pour un rien, bavarde comme une pie. J'admire cette assurance, moi qui suis plutôt du genre taciturne. Paradoxalement, je me sens à l'aise en classe, avec un discours préparé, un sujet que je maîtrise. Mais pour les conversations à bâtons rompus, je perds pied, je tourne et retourne dans ma tête ce que je voudrais dire, et déjà la discussion a glissé sur un autre sujet. Ce n'est que face à une feuille de papier que j'arrive à mettre de l'ordre dans mes idées, et à trouver les mots.

18 janvier

Décidément j'aime tes pieds. Je sais qu'il existe ces fétichistes du pied pour lesquels rien n'est plus excitant que la vue ou le contact d'un pied de femme. Je crois que je les comprends. Quoi de plus admirable qu'un pied, que *tes* pieds, avec leur talon bien rond, leur cambrure délicate, les dunelettes sous leur plante où j'égrène des baisers, leurs doigts que j'aime tant masser et sucer, un par un, soigneusement, amoureuxment; leur cou, aussi émouvant qu'une gorge féminine, les veines fragiles sous la peau. J'aime te regarder mettre du rouge à leurs ongles, les cuisses repliées contre ta poitrine, la langue pincée entre les lèvres tandis que tu t'appliques. Evidemment, tu fait exprès de te vernir les ongles après le bain, la tête enturbannée d'une serviette -ton seul vêtement- et ta pose entrouvre les lèvres de ton sexe, que j'aperçois, tellement tentant entre tes pieds aux ongles fraîchement vernis.

8 février

Dire qu'il aura fallu attendre tous ces mois pour que je rencontre tes parents. Je ne connaissais d'eux que la photo accrochée au mur, dans ton petit studio, cette photo en noir et blanc sur laquelle ils sourient au sortir de l'église, la main levée sous une pluie de riz.

Comment décrire l'atmosphère que j'ai trouvée chez eux, chez vous ? Peut-être l'éclairage doré du soleil couchant sur le parquet du salon contribuait-il à cette quiétude palpable, jalousement gardée par le chat qui est tout de même venu se frotter contre mes jambes. Peut-être le tintement délicat des petites cuillères dans les tasses à thé y a-t-il contribué aussi, le sifflement de la bouilloire dans la cuisine, l'odeur de confiture et de brioche chaude, les regards d'amour de ton père pour sa fille chérie, les sourires bienveillants de ta mère qui voyait en toi la brillante étudiante qui avait amenée son professeur à la maison, un modèle pour toi sans aucun doute. Et quand j'ai pris ta main ils n'y ont vu que l'affection légitime du mentor pour son disciple. Il faut dire, il n'y a pas d'arrière pensée chez vous dans les démonstrations d'affection. Peut-être ai-je été habituée trop tôt, trop longtemps, à la retenue et au calcul, et d'avoir vu dans mon enfance si peu de gestes affectueux, j'ai fini par croire qu'ils étaient déplacés, ou inutiles, voire suspects.

9 février

Didier m'a dit: "Alors, tu la vois toujours ? Vous êtes toujours..." Il ne trouvait pas de mot. Alors j'ai dit: "Amantes, oui." Il a soupiré, je voyais qu'il voulait dire quelque chose, mais qu'il n'osait pas. Il a fini par lâcher: "Puisque je te partage avec elle, pourquoi ne la partagerais-tu pas avec moi ?" J'ai répondu que tu m'appartiens pas, que tu n'es pas un objet dont on dispose, et qu'il ne savait même pas à quoi tu ressembles. "Je te fais confiance, tu as bon goût." C'est ce qu'il a dit. Et il a ajouté: "Tu as une photo ?".

J'ai hésité avant de sortir ces photos que j'ai faites de toi, ces "rodinesques", mais j'ai fini par les lui montrer, parce qu'elles sont si belles, et que je n'en peux plus de les cacher. Elles lui ont plu. Il les a regardées longuement, et a fini par dire: "Elle est belle. Elle est très belle." Et puis: "Rien qu'à voir comment tu la photographies, on sait que tu l'aimes." Il n'a pas reparlé de partage.

23 février

Vacances scolaires. Didier était en voyage pour son boulot, alors nous sommes parties toutes les deux pour la semaine, dans cette maison de campagne que tes parents ont en Normandie. Il a beaucoup plu. Tu courais dix kilomètres tous les

matins. Je lisais en t'attendant. A ton retour, je faisais couler un bain brûlant où nous nous glissions toutes les deux. J'aimais lécher ta sueur, goût salé sur ta peau. L'après-midi, nous nous glissions nues sous la couette pour une sieste sensuelle, nos chaleurs blotties l'une contre l'autre, en écoutant la pluie marteler le toit d'ardoise. Après, il nous fallait un goûter gargantuesque pour reprendre des forces, brioche grillée, miel, et chocolats chauds. Je n'ai pas vu passer cette semaine.

26 février

Ma prof de philo, en terminale, disait que chaque être porte en lui une blessure cachée. Je te croyais épargnée par cette prophétie, je ne voyais en toi qu'une jeune fille sans histoire, heureuse et gourmande de la vie, un caillou lisse et sans fêlure. Quand je t'ai parlé ce soir de ma sœur Alice, partie en Asie depuis bientôt deux ans et dont nous n'avons plus de nouvelles, j'ai vu des larmes briller dans tes yeux.

Alors tu m'as dit comment tu avais perdu ta propre sœur. Tu m'as raconté l'accident de voiture quand tu n'étais encore qu'une enfant, le réveil en sursaut dans le crissement des pneus, le fracas de la tôle défoncée, le hurlement de ta mère, le ciel basculant sous la terre, l'odeur d'essence, d'huile chaude et de sang mêlés, puis les sauveteurs dont tu ne voyais que les chaussures, suspendue par ta ceinture de sécurité dans la voiture retournée. Puis le plafond blanc de l'ambulance, le cri des sirènes, le sourire des infirmières à l'hôpital, et la manière dont elles ont détourné le regard quand tu as demandé où était ta sœur.

Nous avons pleuré dans les bras l'une de l'autre, et j'en pleure encore en écrivant ceci. Où es-tu, Alice, mon Alice ? Te souviens-tu des nuits où je venais me réfugier dans ton lit quand l'orage grondait trop fort ?

4 mai

Je n'écris plus aussi souvent qu'avant, mais il est vrai que le bonheur ne se raconte pas. Nous avons trouvé un *modus vivendi*. Je te vois presque tous les jours à la fac, et souvent après les cours, dans ton studio. Nous profitons des voyages de Didier pour passer la nuit ou le week-end ensemble, il le sait, il l'accepte, il faut dire que ce que je vis avec toi m'a rapproché de lui, aussi paradoxal que cela puisse paraître.

Nous avons profité de ce long week-end pour aller en Bretagne tous les trois. Malgré le soleil, l'eau était trop froide pour moi, mais tu t'es jetée en riant dans les vagues. Tu as voulu aller à cette plage fréquentée par des naturistes. Je m'attendais... je ne sais pas trop à quoi, mais pas à cette ambiance familiale,

parents et enfants courant nus sur la plage, jouant au volley ou au frisbee, des gens ni plus beaux ni plus laids qu'ailleurs, des gens comme on en voit tous les jours, sauf qu'ils se baladent à poil, et qu'ils s'acceptent tels qu'ils sont. Didier et moi nous sommes déshabillés avec appréhension, en jetant des coups d'œil inquiets autour de nous, alors que tu as enlevé tes vêtements comme on enlève un chapeau, sans y penser, avant de courir vers l'eau.

Je ne savais pas si ce serait une bonne idée de partir tous les trois, mais nous avons passé un merveilleux week-end. Seul moment maladroit: celui où Didier a proposé que tu viennes dans notre lit, au lieu d'aller dormir dans ta chambre. Soudain paniquée, je n'ai pas su quoi dire. Tu as simplement haussé les épaules avant de tourner les talons.

Dans la voiture au retour, tu dormais à l'arrière, comme un enfant. J'ai vu Didier se retourner plusieurs fois pour te regarder. Où tout cela va-t-il nous mener?

25 mai

J'ai bien fini par te la poser, cette question: "Tu as déjà eu des... petits copains?". Avec ta franchise habituelle, tu m'as répondu: "Tu veux savoir si j'ai déjà couché avec un mec, c'est ça ?" Non, ce n'était pas *que* ça, mais j'avoue que la réponse m'intéressait. Et la réponse était que oui, bien sûr, et que tu recommencerais avec plaisir, même si les garçons de ton âge étaient parfois un peu pressés et maladroits. Alors, j'ai voulu savoir si j'étais ta première femme. Tu m'as dit: "Sarah, qu'est-ce que ça peut faire ? C'est toi que j'aime, Sarah, et c'est tout ce qui compte." Je t'ai demandé: "Mais pourquoi moi ?" Je vais essayer de transcrire ta réponse de mémoire, aussi fidèlement que possible, *verbatim*, parce qu'elle est importante pour moi. Tu as vu en moi des choses dont je n'étais pas consciente, malgré mon goût pour l'introspection.

Tu m'as parlé plusieurs minutes sans interruption, comme si tu étais soulagée que je t'aie enfin posé la question. Peut-être cette mise au point était-elle aussi nécessaire pour toi que pour moi.

"Au début, je n'ai pas du tout été attirée par toi. Tu étais ma prof, voilà tout. Je te trouvais même... oui, un peu terne en dehors des cours. Mais dès que le cours commençait, tu prenais vie, ta passion pour le sujet enflammait ton regard, tu devenais volubile, tu avais réponse à presque toutes nos questions. Et si d'aventure tu ignorais une réponse, tu avais l'honnêteté de l'admettre. Dès le cours suivant, tu nous apportais l'information manquante, tu avais fait des recherches entre temps pour te la procurer.

"Je dois dire que j'ai été intriguée par ce contraste entre tes personnalités en classe et en dehors de la classe. Mais la vie, l'énergie que tu insuffles dans chacun de tes cours, ta liberté vis-à-vis des opinions à la mode, ton absence de dogmatisme, ta perpétuelle recherche de la vérité, cette façon que tu as de nous inciter à trouver en nous-mêmes ce que nous croyons vraiment, au lieu d'accepter sans réfléchir ce qu'on voudrait nous faire croire, cette façon que tu as de savoir remettre en question même tes propres opinions, ce goût du détail... tout cela a fait naître en moi une admiration croissante.

"Mon attirance pour toi a été plus... intellectuelle et affective que physique, au début. Je ne rêvais que de pouvoir discuter longuement avec toi, rien de plus. Et puis un jour, en classe, tout d'un coup, je ne sais pas, ça m'est tombé dessus comme une tonne de briques, quand j'ai réalisé que je mourrais d'envie de te serrer dans mes bras, de me blottir contre toi, tout simplement. Je ne pouvais plus te quitter des yeux, j'adorais chacun de tes gestes, chacune de tes intonations. J'ai bien essayé de résister à ces sentiments. Mais mon adoration ne faisait que croître avec ma résistance. J'adorais tout ce qui était toi, tout ce qui venait de toi. Une fois, tu as oublié ton stylo sur le bureau. Un stylo que je t'avais vu porter à la bouche. Je l'ai pris. Rentrée chez moi, je l'ai embrassé, sucé... et je te l'ai rendu au cours suivant, tu te souviens ? Quand je t'ai vue le prendre de nouveau entre tes lèvres, j'étais folle de joie: je venais de t'embrasser, par stylo interposé !

"J'étais avide de lire tes commentaires dans les marges de mes copies. Un jour, sur l'une de celles que tu m'as rendues après les avoir corrigées, il y avait une tache de café. J'étais aux anges ! D'une certaine manière, j'étais entrée chez toi, dans ton intimité. Je t'imaginais en train de prendre ton petit déjeuner, en peignoir, et de lire ma copie, et de sourire en la lisant. Tout ce que j'écrivais, je l'écrivais pour toi. Les mots coulaient directement de mes veines sur le papier.

"Mais comment te faire part de mes sentiments ? Ne risquais-tu pas de te braquer, à recevoir des avances d'une de tes élèves ? C'est pour ça que j'ai eu l'idée de la lettre anonyme, puis de la bague. La visite chez toi était une occasion inespérée de te voir seule à seule. La suite, tu la connais."

Voilà, ce ne sont peut-être pas exactement les mots qu'elle a employés, mais je crois que l'essentiel y est. Je réalise à quel point il est immodeste de ma part de retranscrire de la sorte ce que Lisa m'a dit. Mais j'ai besoin d'en garder une trace écrite, je sais trop combien l'oubli est prompt à brouiller le détail des souvenirs.

8 juin

Bientôt la fin de l'année, nous dévalons vers l'été qui va nous engloutir, tu vas partir faire ce voyage aux Etats-Unis, et je ne te verrai pas pendant plusieurs semaines. Tu m'as proposé de venir te voir, mais nous avons d'autres projets avec Didier, les réservations sont faites depuis si longtemps, je n'y pensais même plus, et maintenant je ne peux plus faire marche arrière. A notre retour, peut-être, je pourrai acheter un billet d'avion, et aller passer une semaine ou deux avec toi, là-bas.

14 juillet

Les quatorze juillet m'emmerdent, et celui-ci plus que tous les autres. Impossible de circuler dans Paris, à cause des défilés militaires, et en plus demain tu pars.

15 juillet

Ça y est, tu es partie. Nous sommes allées au restaurant, hier soir, et je n'en pouvais plus de te savoir en partance, loin de moi, ta peau hors de portée de mes lèvres. En sortant du restaurant j'ai chialé comme une gamine sur ton épaule, alors que c'est toi, la gamine. Nous avons marché jusqu'en bas de chez toi, et tu n'as pas voulu que je monte. "C'est mieux comme ça", disais-tu. Tu n'as pas voulu non plus que je t'accompagne à Roissy, ce matin. Tu n'aimes pas les adieux d'aéroport. La toute dernière image que j'ai de toi, et que je garde sertie au creux de mes rétines, c'est ta silhouette qui monte l'escalier de ton immeuble, de dos. Tu t'es tout de même retournée une dernière fois pour me faire un petit signe de la main.

Allons, je suis idiote, dans moins d'un mois ce sera mon tour de m'envoler pour la Californie, et tu m'attendras à l'arrivée !

10 août

Voilà, nous l'avons eu, notre tour de la Scandinavie. Le plus terrible, c'est que je m'attendais à être déchirée par ton absence, et pourtant je dois bien avouer que je n'ai pas vu passer ces trois semaines. Il y a même des jours où, je crois, j'ai réussi à ne pas penser à toi. Enfin, pas trop. La première semaine, j'étais prise dans le tourbillon du voyage, l'avion, les formalités, toutes ces langues que je ne parle pas, même si on peut se débrouiller avec l'anglais. Un matin, patatras, cette pub dans un magazine, avec cette jeune femme qui te ressemblait tellement. Et tout m'est revenu d'un coup, tout ce que j'avais réussi à maintenir en deçà du seuil de la conscience: le souvenir de ton regard, de ton sourire, la chaleur de tes bras, ton rire. Ta tendresse, tes caresses. Mon désarroi devait se lire sur mon

visage, Didier m'a demandé si j'avais vu un fantôme. Je lui ai montré le magazine, il a compris.

A mon retour, une pile de cartes postales. San Diego, Los Angeles, San Francisco... Je pouvais suivre ton itinéraire rétrospectivement carte après carte. Une par jour au début, parfois même deux, et puis elles se sont espacées... Que peut-on se dire en cinq lignes ? Il fait beau, tu me manques, je t'aime ? Non, pas de "je t'aime" en bas de tes cartes. Peut-être pensais-tu que ma concierge les lirait ?

11 août

Tu devais m'appeler et tu ne l'as pas fait. Je ne sais même pas où te joindre. Lisa, Lisa, où es-tu ?

12 août

Pour une fois c'est ton tour d'être lâche. Tu n'as pas osé m'appeler, tu ne voulais pas me parler, n'est-ce pas ? Tu as quand même pris le temps de m'écrire cette longue lettre, pour m'annoncer que tu allais rester aux Etats-Unis quelque temps, que la vie là-bas te plaisait, que tu avais rencontré des gens très sympas. C'est quoi, "quelque temps", c'est quoi, "des gens très sympas" ? Je ne peux même pas te répondre, tu ne m'as pas donné ton adresse. Tu as promis de m'appeler bientôt. C'est quoi, "bientôt" ? Dans une semaine, dans un mois ?

23 août

Quand Didier est rentré, il m'a trouvée roulée en boule sur le tapis, en train de sangloter. Il m'a prise dans ses bras et m'a allongée sur le canapé. Il m'a dit "Tu veux en parler maintenant ?" J'ai fait signe que oui, et je lui ai raconté. Le coup de fil de Lisa. Lisa qui reste aux Etats-Unis, Lisa qui a rencontré un mec, Lisa qui va se marier à Las Vegas, Lisa qui va aller dans cette université -j'en ai déjà oublié le nom-, Lisa qui ne reviendra plus.

21 septembre

Demain les cours recommencent. Je n'ai même pas le trac.